

» tout me servaient à mon gré, en rem-  
 » plissant leurs mauvais libelles de ma  
 » mesquine ambition, qui, selon eux,  
 » avait eu besoin de dévorer le misérable  
 » patrimoine de Saint Pierre, etc., etc.\*  
 » Mais je savais bien qu'en résultat on me  
 » reviendrait au dedans, et qu'au dehors  
 » on ne serait plus à même d'y remédier.  
 » Que n'eût-on pas fait pour le prévenir,  
 » si on l'eût deviné à temps; car quel  
 » empire désormais sur tous les pays ca-  
 » tholiques, et quelle influence sur ceux  
 » même qui ne le sont pas, à l'aide des  
 » membres de cette religion qui s'y trou-  
 » vent répandus, etc., etc.»

L'Empereur disait que cet affranchis-  
 sement de la cour de Rome, cette réu-  
 nion légale, la direction religieuse dans  
 la main du Souverain, avaient été long-  
 temps et toujours l'objet de ses médi-  
 tations et de ses vœux. « L'Angleterre,

\* On trouve, tome 1<sup>er</sup>, page 113 des Mé-  
 moires de Napoléon, des notes dictées par lui  
 sur les quatre Concordats de M. l'abbé de Pradt  
 dans lesquelles se trouvent des développemen-  
 précieux de certains passages de ce chapitre  
 et auxquelles ce chapitre à son tour ne laiss-  
 pas que d'ajouter quelques lumières et qu'elq-  
 intérêt.

» la Russie, les couronnes du Nord, une  
 » partie de l'Allemagne la possèdent, di-  
 » sait-il; Venise, Naples en avaient joui :  
 » on ne saurait gouverner sans elle; au-  
 » trement une nation est à chaque ins-  
 » tant blessée dans son repos, sa dignité,  
 » son indépendance. Mais c'était fort dif-  
 » ficile, ajoutait-il; à chaque tentative  
 » j'en voyais le danger. Je pouvais juger  
 » qu'une fois embarqué, la nation m'eût  
 » abandonné. J'ai plus d'une fois sondé  
 » l'opinion, essayé de la provoquer; mais  
 » en vain, et j'ai pu me convaincre que  
 » je n'eusse jamais eu la coopération na-  
 » tionale, etc., etc.» Et ceci m'a expli-  
 qué une sortie dont j'avais été témoin  
 dans le temps aux Tuileries.

L'Empereur, à une de ses grandes au-  
 diences du dimanche, la réunion extrê-  
 mement nombreuse, apercevant l'arche-  
 vêque de Tours (de Barral), lui dit d'une  
 voix très-élevée : « Eh bien ! Monsieur  
 » l'Archevêque, comment vont nos af-  
 » faires avec le Pape ? — Sire, la députa-  
 » tion de vos Evêques va se mettre en  
 » route pour Savonne. Eh bien ! tachez  
 » de faire entendre raison au Pape, ren-  
 » dez-le sage ; autrement il n'a qu'à per-  
 » dre avec nous. Dites-lui bien qu'il n'est

» plus au temps des Grégoire, et que je  
 » ne suis pas un débonnaire. Il a l'exem-  
 » ple de Henri VIII; sans avoir sa mé-  
 » chanceté, j'ai plus de force et de puis-  
 » sance que lui. Qu'il sache bien que  
 » quelque parti que je prenne, j'ai six  
 » cent mille Français en armes, même  
 » un million qui, dans tous les cas, mar-  
 » cheront avec moi, pour moi et comme  
 » moi; les paysans, les ouvriers ne con-  
 » naissent que moi, ils me portent une  
 » confiance aveugle. La partie sage, éclair-  
 » rée de la classe intermédiaire, ceux  
 » qui soignent leurs intérêts et recher-  
 » chent la tranquillité me suivront; il ne  
 » restera donc plus pour lui que la classe  
 » bourdonnante qui, au bout de huit  
 » jours, l'aura oublié pour commérer sur  
 » de nouveaux objets. » Et comme l'Ar-  
 » chevêque, fort embarrassé de sa conte-  
 » nance, voulait balbutier quelques pa-  
 » roles. — « Vous êtes en dehors de tout  
 » ceci, M. l'Archevêque, reprit l'Empe-  
 » reur d'une voix toute radoucie; je par-  
 » tage vos doctrines, j'honore votre piété,  
 » je respecte votre caractère. »

L'Empereur, je le comprends bien au-  
 jourd'hui, n'avait jeté, sans doute, tout  
 cela en avant, que pour que nous le

fissions fructifier au dehors; mais il se  
 méprenait bien sur nos dispositions,  
 celles du palais du moins. Une portion,  
 la moins réfléchie, n'hésitait pas dans  
 ces occasions à le blâmer tout bonne-  
 ment et hautement; l'autre portion, la  
 mieux intentionnée, se donnait bien de  
 garde d'en divulguer un seul mot, dans  
 la crainte de lui faire tort dans l'opinion;  
 car tel était en général notre travers  
 d'esprit, notre manière singulière de ju-  
 ger, d'interpréter l'Empereur, bien que  
 sans malveillance, mais seulement par lé-  
 gèreté, par inconséquence ou par mode,  
 qu'au lieu de chercher à le rendre popu-  
 laire, nous sommes peut-être ceux qui  
 lui avons fait le plus de mal. Je me sou-  
 viens très-bien que précisément pour  
 ce fameux Concordat de Fontainebleau,  
 le matin qu'il parut inopinément dans  
 le Moniteur, on se disait confidentielle-  
 ment dans les salons de Saint-Cloud,  
 que rien n'était moins vrai que cette  
 pièce, quelle était fausse et controuvé;  
 d'autres disaient à l'oreille, que le fond  
 en était vrai, sans doute; mais qu'il  
 avait été arraché au Pape par la frayeur  
 que lui avaient causée la colère de l'Em-  
 pereur et sa violence; si bien que je ne

serais pas étonné que cet heureux épisode, si dramatique, de Napoléon à Fontainebleau, *trainant le père des fidèles par ses cheveux blancs*, ne fût pas sorti précisément de l'imagination du prosateur poétique ; mais qu'il l'eût en effet recueilli de la bouche des courtisans, des serviteurs mêmes de l'Empereur ; et pourtant voilà comme on écrit l'histoire !

*Dimanche 18.*

Conversation vive de l'Empereur avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral.

Le temps, toute la nuit et le jour, a été des plus affreux. Sur les trois heures, l'Empereur est sorti, profitant d'une éclaircie : il est entré chez moi ; nous sommes passés chez le général Gourgaud, qui était malade, et de là chez M<sup>me</sup> de Montholon, qui a suivi dans le jardin. L'Empereur était d'une extrême gaieté, la conversation s'en ressentait ; il a entrepris d'amener M<sup>me</sup> de Montholon à faire sa confession générale, insistant surtout sur le point de départ. « Allons, » disait-il, parlez sans crainte, que le » voisin ici ne vous gêne pas, ne voyez » en lui que le confesseur, nous n'en

» saurons rien le quart d'heure d'après, etc., etc. »

Et vraiment, je crois qu'il allait persuader, quand malheureusement le Gouverneur est venu interrompre de si heureuses dispositions : il a paru, et l'Empereur a gagné brusquement le fond du bois pour ne pas le recevoir. M. de Montholon nous a rejoints peu d'instans après, pour faire connaître à l'Empereur que le Gouverneur et l'Amiral demandaient instamment l'honneur de lui parler : l'Empereur a cru à quelque communication de leur part, il est revenu dans le jardin, où il les a recus.

Nous sommes demeurés en arrière avec les officiers du Gouverneur. Bientôt la conversation a été vive de la part de l'Empereur, qui, se promenant entre le Gouverneur et l'Amiral, n'adressait guère la parole qu'à celui-ci, même en parlant de l'autre. Nous demeurions à une assez grande distance pour ne rien entendre distinctement ; mais j'ai su plus tard qu'il lui a répété de nouveau, et avec plus de force et de chaleur peut-être, tout ce qu'il lui avait déjà dit dans les conversations précédentes.

Sur les bonnes interprétations que

l'Amiral, qui jouait le rôle de médiateur, s'efforçait de donner aux intentions du Gouverneur, l'Empereur a dit : « Les » fautes de M. Lowe viennent de ses » habitudes dans la vie. Il n'a jamais » commandé que des déserteurs étran- » gers, des Piémontais, des Corses, des » Siciliens, et tous renégats traîtres à » leur patrie : la lie, l'écume de l'Europe. » S'il eût commandé des hommes, des » Anglais; s'il l'était lui-même, il aurait » des égards pour ceux qu'on doit ho- » norer. » Dans un autre moment l'Em- » pereur a dit qu'il était un courage moral aussi nécessaire que le courage du champ de bataille; que M. Lowe ne l'avait pas ici vis-à-vis de nous, en ne rêvant que notre évasion, plutôt que d'employer pour l'empêcher les seuls moyens vrais, sages, raisonnables, froids. L'Empereur lui a dit aussi que du reste son corps était entre les mains des méchants; mais que son âme demeurerait aussi fière, aussi indépendante qu'à la tête de quatre cent mille hommes, ou sur le trône, quand il faisait des Rois.

A l'article des réductions de nos dépenses et de l'argent qu'on demandait à l'Empereur, il a répondu : « Tous ces

» détails me sont trop pénibles, ils sont » ignobles. Vous me mettriez sur les » charbons ardents de Montézuma ou de » Guetimozin, que vous ne tireriez pas » de moi l'or que je n'ai pas. D'ailleurs » qui vous demande quelque chose? Qui » vous prie de me nourrir? Quand vous » discontinuerez vos provisions, si j'ai » faim, ces braves soldats que voilà, en » montrant de la main le camp du 55°, » prendront pitié de moi, j'irai m'asseoir » à la table de leurs grenadiers; et ils ne » repousseront pas, j'en suis sûr, le pre- » mier, le plus vieux soldat de l'Europe. » L'Empereur ayant reproché au Gouver- » neur d'avoir gardé quelques ouvrages qui lui étaient adressés, il a répondu que c'était parce que l'adresse portait la qualification d'*Empereur*. « Et qui vous » a donné le droit, a répliqué l'Empe- » reur, de me disputer ce titre? Dans » peu d'années votre lord Castlereagh, » votre lord Bathurst et tous les autres, » vous qui me parlez, vous serez ensevelis » dans la poussière de l'oubli; ou si on » connaît vos noms, ce sera par les in- » dignités que vous aurez exercées contre » moi; tandis que l'empereur Napoléon » demeurera toujours sans doute le sujet,

» l'ornement de l'histoire et l'étoile des  
 » peuples civilisés. Vos libelles ne peu-  
 » vent rien contre moi; vous y avez  
 » dépensé des millions, qu'ont-ils pro-  
 » duit? La vérité perce les nuages, elle  
 » brille comme le soleil; comme lui, elle  
 » est impérissable!»

L'Empereur convenait, dans cette conversation, avoir fort maltraité, et souvent, sir Hudson Lowe; et il lui rendait la justice d'avouer encore que sir Hudson Lowe ne lui avait jamais précisément manqué; il s'était contenté de marmoter souvent entre ses dents, des choses qu'il n'avait pas laissé entendre. Une fois il a dit qu'il avait demandé son rappel, et l'Empereur lui a répondu que c'était la parole la plus agréable qu'il pût lui faire entendre. Il a dit encore que nous flétrissions son caractère en Europe; mais que cela lui était égal, etc. Le seul manquement peut-être du Gouverneur, disait l'Empereur, et qui serait léger auprès de tout ce qu'il avait reçu, avait été de se retirer brusquement, quand l'Amiral ne s'éloignait qu'avec lenteur et avec de nombreuses salutations. « L'Amiral était précisément là, » me disait gaîment l'Empereur, le mar-

» quis de Gallo lors de ma rupture de  
 » Passeriano; etc., etc. » Allusion à un des chapitres de la campagne d'Italie qu'il m'avait dicté.

Au surplus, l'Empereur disait qu'après tout, il se reprochait cette scène, « Je ne  
 » dois plus recevoir cet officier: il fait  
 » que je m'emporte, c'est au-dessous de  
 » ma dignité; il m'échappe vis-à-vis de lui  
 » des paroles qui eussent été impardon-  
 » nables aux Tuileries; si elles peuvent  
 » avoir une excuse ici, c'est de me trou-  
 » ver entre ses mains et sous son pou-  
 » voir. »

Après le dîner, l'Empereur a fait lire une lettre en réponse au Gouverneur, qui avait envoyé officiellement le traité du deux août, par lequel les souverains alliés stipulaient l'emprisonnement de Napoléon. Sir Hudson Lowe demandait, par la même occasion, à introduire les commissaires étrangers à Longwood. L'Empereur avait dicté cette lettre, dans la journée, à M. de Montholon; il a voulu que chacun de nous proposât ses objections et donnât son avis. Elle nous a semblé un chef-d'œuvre de dignité, de force et de logique. On la trouvera

plus bas lors de son envoi, ou bien encore aux pièces officielles.

Lundi 19.

Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S—n.

Le temps a continué d'être aussi affreux que nous l'eussions jamais vu. Depuis trois ou quatre jours, c'est un de nos véritables ouragans d'équinoxe en Europe. L'Empereur l'a bravé pour entrer sur les dix heures chez moi : en sortant il s'est accroché la jambe à un clou près de la porte ; son bas a été déchiré jusqu'à mi-jambe ; heureusement la peau n'a été qu'effleurée. Il s'est vu forcé de rentrer pour changer. « Vous me devez une » paire de bas, me disait-il pendant le » temps que son valet de chambre lui » en mettait une autre ; un honnête » homme ne présente point de pareils » dangers dans ses appartemens. Vous » êtes logé trop en marin : il est vrai que » ce n'est pas tout à fait votre faute. Je » me croyais indifférent sur ce point ; » mais morbleu vous me surpassez. —

» Sire, disais-je ; mon mérite n'est pas » grand, on ne me laisse pas de choix. » Je suis vraiment un cochon dans sa » fange, je dois l'avouer ; mais, comme » dit Votre Majesté, ce n'est pas tout à » fait ma faute. »

Nous avons gagné le jardin à la faveur d'une éclaircie. L'Empereur revenait sur la conversation qu'il avait eue la veille, dans ce même endroit, avec le Gouverneur en présence de l'Amiral, et se reprochait de nouveau la violence de ses expressions. « Il eût été plus digne de » moi, disait-il, plus beau, plus grand, » d'exprimer toutes ces choses de sang » froid ; elles n'en eussent eu d'ailleurs » que plus de force. » Il lui revenait surtout une qualification qu'il avait laissé échapper contre Hudson Lowe (*scribe d'état-major*), qui avait dû le choquer d'autant plus quelle rendait une vérité, et l'on sait qu'elle offense toujours. « Je » l'ai bien éprouvé moi-même à l'île » d'Elbe, continuait l'Empereur. Quand » je me suis mis à parcourir les libelles » les plus infâmes, ils ne me faisaient » rien ; mais rien du tout. Quand on » m'apprenait, ou que je lisais, que j'a- » vais *étranglé, empoisonné, violé*, que

» j'avais fait massacrer mes malades, que  
 » ma voiture avait roulé sur mes blessés,  
 » j'en riais de pitié. Combien de fois  
 » n'ai-je pas dit alors à Madame : Accou-  
 » rez, ma mère, voici le *sauvage, l'homme*  
 » *tigre, le dévoreur du genre humain* ;  
 » venez admirer le fruit de vos entrailles.  
 » Mais sitôt qu'on approchait un peu de la  
 » vérité, il n'en était plus de même ; je  
 » sentais le besoin de me défendre, j'ac-  
 » cumulais les raisons pour me justifier,  
 » et encore n'était-ce jamais sans qu'il  
 » restât quelques traces d'une peine se-  
 » crète. Mon cher, voilà l'homme ! »

Delà l'Empereur est revenu sur sa  
 protestation contre le traité du deux  
 août, qui nous avait été lue hier après  
 dîné. J'ai osé lui demander si, mettant  
 en avant la reconnaissance de son titre  
 d'Empereur par les Anglais, lors de leurs  
 négociations à Paris et à Châtillon, il  
 n'avait pas oublié de mentionner celle  
 qu'ils avaient dû faire au traité de Fon-  
 tainebleau, et qui me paraissait omise.  
 • C'est à dessein, a-t-il dit vivement ; je  
 » ne veux point de ce traité, je le renie ;  
 » je suis loin de m'en vanter, j'en rougis  
 » plutôt. On l'a discuté pour moi. Celui  
 » qui me l'apporta, me trahissait. Cette

» époque appartient à mon histoire, mais  
 » à mon histoire en grand. Si j'eusse  
 » voulu traiter alors sensément, j'aurais  
 » obtenu le royaume d'Italie, la Toscane  
 » ou la Corse, etc., etc., tout ce que j'au-  
 » rais voulu. Ma décision fut une faute  
 » de mon caractère, une boutade de ma  
 » part, un véritable excès de tempéra-  
 » ment. Je pris du dégoût et du mépris  
 » pour tout ce qui m'entourait ; j'en pris  
 » pour la fortune, que je me plus à bra-  
 » ver. Je jetai les yeux sur un coin de  
 » terre où je puisse être mal, et profiter  
 » des fautes que l'on ferait. Je me déci-  
 » dai pour l'île d'Elbe. Cet acte fut celui  
 » d'une âme de rocher. Mon cher, je suis  
 » d'un caractère bien singulier, sans  
 » doute, mais on ne serait point extraor-  
 » dinaire, si l'on n'était d'une trempe à  
 » part : je suis une parcelle de rocher  
 » lancée dans l'espace ! Vous me croirez  
 » peut-être difficilement ; mais je ne re-  
 » grette point mes grandeurs : vous me  
 » voyez faiblement sensible à ce que j'ai  
 » perdu. — Et pourquoi ne vous croirais-  
 » je pas, Sire, répondais-je, que regret-  
 » teriez-vous ? . . . La vie de l'homme  
 » n'est qu'un atôme dans la durée de  
 » l'histoire. Or, chez Votre Majesté, l'une

» est déjà si pleine, que vous ne devez  
 » plus guère prendre d'intérêt qu'à l'au-  
 » tre : s'il en coûte ici à votre corps,  
 » votre mémoire y gagne au centuple : si  
 » vous eussiez dû finir au sein d'une  
 » prospérité non interrompue, que de  
 » grandes et belles choses eussent pas-  
 » sées ignorées ! Votre Majesté me l'a  
 » déjà dit elle-même, et je suis demeuré  
 » frappé d'une telle vérité.

» Il n'est pas de jour, en effet, que  
 » ceux qui furent vos ennemis ne répé-  
 » tèrent avec nous, qui sommes vos fidè-  
 » les, que vous êtes bien certainement  
 » plus grand ici qu'aux Tuileries. Et  
 » même sur ce roc, où vous ont déporté  
 » la violence et la mauvaise foi, n'y com-  
 » mandez-vous pas encore ? Vos geoliers,  
 » vos maîtres sont à vos pieds ; votre âme  
 » soumet tout ce qui l'approche : vous  
 » vous montrez ici ce que l'histoire dit  
 » de Saint-Louis sous les chaînes des  
 » Sarrazins : *le vrai maître de ses vain-*  
 » *queurs*. Votre irrésistible ascendant vous  
 » accompagne ici. Nous le pensons tous  
 » autour de vous, Sire ; le commissaire  
 » russe le disait l'autre jour, nous assure-  
 » t-on, et ceux qui vous gardent l'éprou-  
 » vent... Que regretteriez-vous ? etc. etc.

En rentrant, l'Empereur a demandé son déjeuner sous la tente, en dépit de l'ouragan, et m'a gardé. L'eau ne perçait pas, nous en étions quittes pour une forte humidité ; mais les rafales de pluie et de vent tourbillonnaient autour de nous, et se précipitaient au loin devant nous vers le fond des vallées : ce spectacle n'était pas sans quelque beauté.

L'Empereur s'est retiré vers les deux heures ; il m'a fait revenir à quelque temps de là dans son cabinet. « Je viens de lire le général S—n, disait-il, en posant le livre : c'est un fou, un écervelé ; il dit des bêtises. Après tout, cependant, il se laisse lire, il amuse ; il coupe, tranche, juge et prononce sur les hommes et sur les choses. Il n'hésite point à donner maints conseils à Wellington, et dit qu'il eût dû faire quelques campagnes sous Kléber, etc. Il fait de Soult le premier général du monde. Kléber était sans doute un grand général ; mais dans Soult, ce n'est pas précisément la partie la plus forte ; il est bien plus encore un excellent ordonnateur, un bon ministre de la guerre.

» Ce S—n, a-t-il continué, a déserté



» du camp de Boulogne, portant tous  
 » mes secrets aux Anglais : cela pouvait  
 » avoir des suites fort graves. S—n était  
 » général, son acte fut hideux, irrémis-  
 » sible. Mais pourtant regardez comme en  
 » révolution un homme peut être mau-  
 » vais sujet, dévergondé, éhonté. Je l'ai  
 » trouvé à mon retour de l'île d'Elbe, il  
 » m'attendait de pied ferme; il m'écrivait  
 » une longue lettre dans laquelle il pac-  
 » tisait avec moi. Les Anglais étaient des  
 » misérables, écrivait-il, il avait été long-  
 » temps au milieu d'eux, il en avait été  
 » maltraité, il connaissait leurs ressour-  
 » ces, leurs moyens; il allait m'être fort  
 » utile. Il savait que j'étais trop magna-  
 » nime, trop grand pour me souvenir  
 » encore des torts qu'il avait pu avoir, etc.  
 » Je le fis arrêter; et, comme il avait été  
 » déjà jugé et condamné, je suis encore  
 » à savoir pourquoi on ne l'a pas fusillé;  
 » il faut qu'on n'en ait pas eu le temps,  
 » ou qu'il ait été oublié; c'était un châ-  
 » timent que réclamait la patrie : il ne  
 » saurait y avoir ni transaction, ni indul-  
 » gence pour le général qui a l'infamie  
 » de se prostituer à l'étranger. »

Le Grand-Maréchal est arrivé; l'Em-  
 pereur, après avoir continué la conver-

sation quelque temps, l'a emmené jouer  
 aux échecs. Il souffrait beaucoup du  
 mauvais temps.

Après dîner, il nous a lu le Tartufe;  
 mais il n'a pu l'achever, il se sentait trop  
 fatigué : il a posé le livre, et après le  
 juste tribut d'éloges donné à Molière, il  
 a terminé d'une manière à laquelle nous  
 ne nous attendions pas. « Certainement,  
 » a-t-il dit, l'ensemble du Tartufe est de  
 » main de maître, c'est un des chefs-  
 » d'œuvre d'un homme inimitable; toute-  
 » fois cette pièce porte un tel caractère,  
 » que je ne suis nullement étonné que  
 » son apparition ait été l'objet de fortes  
 » négociations à Versailles, et de beau-  
 » coup d'hésitation dans Louis XIV. Si  
 » j'ai le droit de m'étonner de quelque  
 » chose, c'est qu'il l'ait laissé jouer; elle  
 » présente, à mon avis, la dévotion sous  
 » des couleurs si odieuses; une certaine  
 » scène offre une situation si décisive,  
 » si complètement indécente, que, pour  
 » mon propre compte, je n'hésite pas à  
 » dire que si la pièce eût été faite de mon  
 » temps, je n'en aurais pas permis la  
 » représentation. »

Mardi 20.

Violent accès d'indignation de ma part qui amuse fort l'Empereur.

Sur les quatre heures, j'ai été joindre l'Empereur, par ses ordres, dans la salle du billard. Le temps était toujours aussi affreux; il ne lui avait pas permis, disait-il, de mettre le pied dehors, et pourtant il s'était vu chassé de la chambre et du salon par la fumée. Il m'a trouvé, disait-il, la figure toute renversée: c'était de l'indignation la plus vive, et il a voulu en connaître la cause.

« Il y a deux ou trois ans, ai-je dit, qu'un commis au bureau de la guerre, très-brave homme pour ce que j'en connais, venait chez moi donner des leçons d'écriture et de latin à mon fils. Il avait une fille dont il comptait faire une gouvernante, et nous priaient de la recommander, si nous en trouvions l'occasion. M<sup>me</sup> de Las Cases se la fit amener: elle était charmante, et de l'ensemble le plus séduisant. A compter de cet instant, M<sup>me</sup> de Las Cases l'invitait parfois chez elle, cherchant à lui faire faire quelques connaissances dans le monde qui pussent lui être utiles. Or, voilà

» que cette jeune personne, notre connaissance, notre amie, notre obligée, se trouve être précisément aujourd'hui la femme d'un des commissaires des puissances près de Votre Majesté, arrivés dans l'île il y a près d'un mois.

» Que Votre Majesté juge de mon étonnement et de toute ma joie à cette précieuse bizarrerie du hasard! Je vais donc, me disais-je, en dépit de tant d'obstacles, avoir des nouvelles positives, détaillée, secrètes même de tout ce qui m'intéresse. J'ai vu passer huit ou dix jours de silence sans inquiétude, même pas sans quelque contentement. Car, pensais-je, plus on met de circonspection, plus on doit avoir à me dire. Enfin, il y a trois ou quatre jours, qu'entraîné par mon impatience, j'ai dépêché mon domestique vers la nouvelle arrivée; je l'avais bien stylé, et son titre d'habitant de l'île lui facilitait l'accès, et sans nul inconvénient. Il est revenu me disant que cette dame avait répondu qu'elle ne savait ce dont on voulait lui parler. A toute rigueur je pouvais croire encore que c'était un excès de prudence, et qu'elle n'avait pas voulu s'en fier à un inconnu. Mais

» voilà qu'aujourd'hui je reçois du Gouverneur l'avertissement de ne chercher à lier aucun rapport secret dans l'île, que je dois savoir à quoi je m'exposerais, que la tentative qu'il me reproche n'est point douteuse, car il la tient de la source même à laquelle je me suis adressé. Votre Majesté voit à présent ce qui m'a bouleversé. Trouver une si vilaine délation où je devais supposer de l'intérêt, de la reconnaissance même, m'a indigné au dernier degré : j'en suis hors de moi. »

L'Empereur m'a ri au nez : « Que vous connaissez peu le cœur humain, m'a-t-il dit ! quoi ! son père a été précepteur de votre fils, ou quelque chose de semblable ; votre femme l'a protégée dans sa nullité, et elle est devenue baronne allemande ! Mais, mon cher, vous êtes celui qu'elle redoute le plus ici, qui la gênez davantage ; elle n'aura pas même vu votre femme à Paris ; et puis encore ce méchant sir Hudson Lowe se sera plu peut-être à donner à la chose une tournure odieuse : il est si astucieux, si méchant !..... » Et il a recommencé à se moquer de moi et de ma colère.

Après dîner, l'Empereur a continué le Tartufe, qu'il n'avait pu achever hier, et cela a été encore assez pour aujourd'hui. L'Empereur était accablé ; le mauvais temps prend visiblement sur lui.

*Mercredi 21.*

Corvisart, etc. — Anecdotes des salons de Paris.

Le temps est toujours aussi affreux ; l'humidité est au dernier point dans nos chambres, la pluie y pénètre de toute part.

Le secrétaire du Gouverneur m'a apporté une lettre d'Europe ; elle m'a procuré quelques instans de vrai bonheur, elle m'apportait les souvenirs et les vœux de mes amis les plus chers. J'ai été la lire à l'Empereur.

L'Empereur souffrait beaucoup de ce mauvais temps. Il a gagné son salon vers les quatre heures ; il croyait avoir eu de la fièvre, il se trouvait abattu ; il a demandé du punch, et a fait quelques parties d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le docteur est venu de la ville. Les deux bâtimens arrivés venaient du Cap ; l'un d'eux était le Podargus, parti d'Europe dix jours avant le Griffon ; l'autre était une petite frégate venant de l'Inde et

retournant en Europe. Il y avait, nous a-t-on dit, une lettre pour *l'Empereur Napoléon*; mais elle n'a pas été remise, et nous ignorons ce que ce pouvait être.

Après dîner, on a dit que les médicamens étaient épuisés dans l'île, et l'on observait que l'Empereur ne serait pas accusé d'y avoir contribué. Cela l'a conduit à dire qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais pris une médecine. Aux Tuileries, ayant eu jusqu'à trois vésicatoires à la fois, il les avait supprimés sans vouloir prendre de médecine. Il avait eu à Toulon une blessure grave, comme celle d'Ulysse, disait-il; celle à laquelle sa vieille nourrice l'avait reconnu, il en avait guéri, tout en échappant de même aux médicamens. L'un de nous s'est permis de lui demander : « Si Votre Majesté » avait la dysenterie demain, se refuse-rait-elle encore aux médicamens? — » A présent que je me porte bien, je réponds oui sans hésiter, disait l'Empereur; mais si je devenais bien malade, peut-être changerais-je, et ce serait alors en moi la conversion qu'amène la peur du diable dans l'homme qui va mourir. » Et alors il répétait son incrédulité à la médecine; mais il n'en

était pas ainsi, observait-il, de la chirurgie; il avait, disait-il, commencé trois fois des cours d'anatomie: les affaires et le dégoût les avaient toujours interrompus. « Dans une certaine occasion, disait-il, et à la suite d'une longue discussion, Corvisart, désireux de me parler pièce en main, eut l'abomination, la scélératesse, de m'apporter à Saint-Cloud, dans son mouchoir de poche, un estomac; et cette horrible vue me fit rendre à l'instant même tout ce que j'avais dans le mien. »

L'Empereur, après le dîner, a essayé d'une comédie; mais il était si fatigué, si souffrant qu'il a été contraint d'interrompre et de se retirer avant neuf heures: je l'ai suivi, et comme il ne se sentait aucune envie de dormir, « Allons, mon cher, m'a-t-il dit, voyons; un conte sur votre faubourg Saint-Germain: comme dans les Mille et une Nuits, essayons de rire. — Eh bien! Sire, il était autrefois un chambellan de Votre Majesté, qui avait un grand-oncle, bien vieux, bien vieux....., et je me souviens que Votre Majesté nous a raconté l'histoire d'un gros officier allemand, qui, prisonnier au début de